

Sur la Riponne

Autor(en): **C.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193055>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ment notable dans le caractère et les manières de Charlot. Il travailla plus régulièrement, fut presque docile et ne parla plus jamais inutilement à la petite Laide. Mais, chose étrange, à mesure que les mois et même les années passèrent, il sembla devenir, vis-à-vis d'elle, d'une timidité qui amusait fort le gros fermier.

(La fin au prochain numéro).

Sur la Riponne.

L'on entend parfois sur les foires des poses vraiment curieuses. Il y a quelques années, je me trouvais sur la place de la Riponne, à Lausanne, lorsque mention fut attirée par un groupe qui était formé autour d'un de ces industriels ambulants, monté sur un tréteau coiffé d'une casquette de jockey rouge et blanche. Je m'approchai. C'était un marchand d'habits ou plutôt de vieux fonds de magasins, qui, à tue-tête et avec une loquacité sans exemple, s'efforçait à endosser sa marchandise à nombreux badauds attentifs à ses paroles. Plusieurs fois l'idée m'était venue d'écrire un de ces boniments, et cette fois, grâce à la sténographie Duployé, me fut facile d'avoir ce chef-d'œuvre, qui amusera peut-être un instant vos lecteurs. Le voici :

« Allons, tenez, Messieurs, voilà une véritable occasion, un bon marché sans précédent, voici un paletot sortant de chez un des premiers tailleurs du boulevard des Italiens, très bien fait, très bien confectionné, n'ayant jamais servi pendant de 7 à 800 fois : il est facile de voir que ce que j'annonce est la vérité, car vous savez comme moi, Messieurs, un paletot commence toujours à passer sous les coudes, au bout des manches, aux emmanchures et aux boutons, eh ! bien, regardez-le, il est frais comme neuf, pas une tache ! On peut se mettre sur le dos, de confiance, je ne vous le vends pas à la chandelle de résine, il est en plein jour ; il ne sort ni de l'aspice, ni de la morgue ; touchez-en, voyez comme elle est moelleuse ! Et ce magnifique vêtement, il sera vendu combien ?... Tenez 20 francs ! Mais j'ai dit 20 francs, un louis. A qui 20 francs ? Tenez 19, 18, 17, 16, 15 francs : heureux celui qui en profitera. J'ai dit 15 fr. : allons, haut les mains !... d'amateurs ? Pas encore vendu ? Mais à ce prix-là !... Faut-il donc que je me sois volé ? C'est honteux, regardez-moi, ce paletot de cet habit-là ; il est à la dernière mode, ça va comme un gant pour un clerc d'avoué, pour un jeune godelureau voulant faire une déclaration à sa mère et tendre, ou pour aller à la noce de son papa ou de sa maman ; mais, ça ne se refuse pas, prenez-le donc et examinez-le, il ne vous mordra pas. Allons, 15 fr., à qui ? personne ne dit rien ? Vous n'avez donc pas le sou dans

vos poches, cœurs sans âmes ? J'ai dit 15 fr. : Eh bien ! tenez, 14, 13, 12, 11, tenez, 10 fr. !... J'en rougis... Comment, pas encore !

« Quoi ! il n'y a pas dans la société un Auvergnat qui voudrait me l'acheter 4 fr. en mettant 5 fr. dans une des poches ?... Tenez, je ne veux pas le remballer, il sera vendu, combien ! Je veux encore diminuer quelque chose. Tenez, 4 fr., 3 fr. 50, 3 fr. Rien, personne ! Tenez, 59, 58, 57, 56, 55, 54, 53, 52, 51, 50 sous !... tenez, 40 sous !... celui qui l'achètera 40 sous, je lui fais une affaire, j'enveloppe le paletot dans une belle feuille de papier blanc, je l'attache avec une ficelle ; en rentrant chez lui, il mettra le paletot sur son dos, avec la ficelle il fera des jarrettières ou des bretelles, avec la feuille de papier, il fera ce qu'il voudra, mais je le vends 40 sous !... à vous, Monsieur... vendu ! »

Aigle, 25 juin 1892. C. T.

Lo syndiquo et lè z'épenatsès.

Quand on va à la pinta à Bijou et qu'on demandè on demi-litre et trài verro, Bijou vo z'apportè la botolhie de 'na man, et dè l'autra, lè trài verro que tint bliossi avoué sè dâi que l'a fourrà dedein, que cein n'est pas adé tant ragotteint, kâ sè dâi lài laissent soveint la marca ; mà que volliâi-vo ! c'est la moudo, et per tsi no on est pas tant dolliet,

Dein lè pintès dè velès, cein ne va pas dinsè ; on vo z'apportè lè verro su on pliateau ein toûla, coumeint onna folhie à tâtra, âo bin su on assiéta, que cein est plie honnéto, et on dit méma-meint que se vo demandâ dâi cigarès âo bin s'on a onna lettre por vo, on vo cein met su on pliat po vo lo teindrè.

Lo syndiquo Brelin avâi dû allâ on dzo pè Lozena avoué on municipau po dâi z'afférés dè la coumouna et l'aviont étâ dinâ à l'hôtel dâo Grand-Pont, que sè tràovè decoutè ellia balla pouponna âo razàrè que restè à man drâte quand on va preindrè lo trein. Cé pourro syndiquo est tant bornican que l'est quasu novieint, que cein est rudo eimbéteint quand on ne vâi pas bé coumeint faut. Mais tât parâi c'est on crâno syndiquo.

Don, quand l'ont z'u coumeinci à dinâ et que l'on z'u medzi la soupa, lo bouli et lo ruti, ion dâi sommeiller apportè âo syndiquo, su on pliat, onna dépêche dâo télégraphe, dâo greffier dè la municipalità, po oquie dè presseint. Lo syndiquo que vâi qu'on lài teind on pliat, sè peinsè ein li-mémo que l'est onna séconda rachon dè ruti et fâ âo sommeiller :

— Grand maci, n'ein vu rein.

— Mâ, repond lo sommeiller, preni adé, l'est onna...

— Na vo dio, n'ein vu pas mé, fe lo

syndiquo ein lài faseint lo signo de s'ein allâ.

— C'est onna dépêche, syndiquo, lài fâ lo municipau qu'étâi achetâ dè l'autro coté dè la trablia.

— Ah ha ! c'est on autre afféré, fâ lo syndiquo et l'allondzè lo bré ein sè revereint po preindrè la dépêche ; mà à l'avi que la vâo eimpougni, on autre sommeiller arrevavè ovoué on pliat d'épenatsès et lo pourro syndiquo que crâi que l'est adé lo mémo, eimpougnè, à la pliace dè la dépêche, on eimbottâ dè cliâo tsancrès d'épenatsès totès tsaudès, que l'ein a z'u la man tot eimbar-douffâie, que c'étâi portant foteint po cé bravo syndiquo, kâ on n'âmè pas que no z'arrevâi dinsè dâi farcès per dévânt lo mondo.

Gibbon et Voltaire.

ANECDOTE.

C'était en 1776. L'historien Gibbon habitait Lausanne, et il était en correspondance avec Voltaire. Ils ne s'étaient jamais vus et ne se connaissaient que par lettres. Gibbon, choqué de ce que Voltaire avait dit de lui dans ses écrits, fit une satire, dans laquelle il peignait le poète comme un homme turbulent, haineux, emporté. Voltaire répondit par une caricature, représentant Gibbon comme un nain, le ventre gros, le visage difforme, Falstaff enté sur Quasimodo. A dater de ce moment, les deux écrivains cessèrent toute correspondance.

Quelque temps plus tard, Gibbon vint à Genève, et alla voir Tronchin, l'ami de Voltaire. — Voltaire se moque de ma tournure, dit l'historien, mais je veux aller à Ferney juger s'il est plus beau que moi !

Tronchin rapporta ce propos à Voltaire. Deux jours après, Gibbon arrive à Ferney et demande à voir le poète. Mais la consigne était donnée : Voltaire avait dit à Mme Denis : « Vous aurez toutes sortes d'attentions pour cet Anglais, c'est un homme d'un grand mérite, et que j'estime beaucoup ; mais je ne veux pas qu'il me voie... Il doit repartir comme il est venu. »

Madame Denis reçut donc fort bien Gibbon. Lorsque celui-ci fut installé au salon et qu'il eut appris que Voltaire ne voulait pas le voir, il prit place au fauteuil et s'écria :

— Je suis venu pour le voir... S'il ne veut pas se montrer, je ne veux pas m'en aller... je reste.

Il renvoya ses domestiques et sa voiture, et s'installa. La nuit vint, il fallut lui donner une chambre. Il mangea avec les dames de la maison, tandis que Voltaire s'enfermait dans son cabinet. Le lendemain, ce fut la même obstination. Le surlendemain, on lui fit entendre à